

GYMNASIUM CLASSICUM PETROPOLITANUM

Chers collègues,

je suis heureux d'avoir la possibilité, pour la première fois dans ma vie, parler publiquement de *Gymnasium Classicum Petropolitanum* sans risquer qu'on me pose une question impatiente: "Mais à la fin de fin, les langues mortes à l'école, à quoi ça sert?" ou qu'on me cite en plein sérieux un vers ironique de Pouchkine "Le latin n'est plus en vogue". Je me bornerai donc avec plaisir à esquisser en bref l'histoire de notre lycée, en attirant une attention spéciale à l'enseignement des langues anciennes.

Le lycée classique de Saint-Pétersbourg (*GCP*) a été fondé en 1989. C'était juste le moment quand la chute du pouvoir soviétique, pas encore officiellement proclamée mais déjà apparente à tous ses sujets, a donné aux pédagogues et aux écoles russes une telle autonomie et telle liberté d'innovations qu'ils n'avaient jamais connus auparavant et – je dois l'avouer avec regret – qu'il n'ont jamais connus depuis. C'était alors qu'un groupe, d'abord restreint, des savants énergiques, collaborateurs de diverses institutions académiques de Saint-Pétersbourg qui avait en même temps l'expérience des maîtres d'école secondaire, a réussi de faire renaître la tradition interrompue depuis quatre-vingt années. Je me permettrai de ne nommer qu'une seule personne parmi ces pères fondateurs, le Dr. Leonid Zhmud ici présent, un investigateur réputé de la science et la philosophie grecques, qui a joué le rôle de *primum movens* et dont l'énergie administrative et, pour ainsi dire, le traditionalisme révolutionnaire ont fait le premier lycée classique de Saint-Pétersbourg tel qu'il est. Mais je dois absolument mentionner les noms des deux philologues classiques éminents qui avaient largement contribué à l'élaboration du programme du nouveau lycée et, c'est qui est beaucoup plus important, ont réussi à conserver leur *Ceterum censeo gymnasium classicum restituendum esse* à travers les années soviétiques. L'un est Jacov Borovskij (1896–1994); l'autre est le disciple de Borovskij, le feu professeur Alexandre Zaicev (1926–2000), l'homme dont la puissance intellectuelle et le courage socratique avaient inspirés et mobilisés des générations des philologues classiques léningradiens.

Les abords du lycée n'étaient pas faciles: n'ayant pas son propre édifice, il devait loger auprès des autres écoles ou des établissements publics. Ce voisinage n'était pas toujours bien toléré: il arrivait parfois que les élèves, venus le matin à la porte de l'*alma mater*, trouvaient celle-là fermée avec un grand verrou et un cadenas; alors le directeur Serguei Bouriachko, au jubilation unanime du public, abattait cette serrure avec une hache.

Contrairement à Hésiode, cet âge héroïque a été suivi de l'âge d'or. En 1991, grâce à l'intervention du feu Anatolij Sobchak, le premier maire démocratique de Saint-Pétersbourg, le lycée a reçu à sa disposition un bâtiment au centre historique de la ville occupé jadis par une école technique. Le jour de la rentrée et l'inauguration de l'édifice nouveau ont été

célébrées, le 1 septembre 1991, une semaine après la chute d'un putsch revanchiste, par une procession triomphale romaine; les témoins oculaires l'avait trouvé symbolique. Ces premiers années étaient décisives pour le destin futur du lycée: l'initiative audacieuse d'un cercle des enthousiastes devait se transformer en une institution régulière capable à se développer et de passer par les épreuves de la routine. Aujourd'hui, vingt ans après, *GCP* demeure une seule école d'état (ce que veut dire gratuite) avec l'enseignement obligatoire des deux langues classiques dans toute la Fédération Russe. La population de l'école compte 350 élèves et une centaine d'enseignants (cette proportion extrêmement haute – un prof pour trois ou quatre disciples – s'explique par une raison simple: une bonne partie de nos enseignants sont en même temps professeurs de l'Université ou mènent les recherches scientifiques au sein de diverses institutions académiques de Saint-Pétersbourg). Les dernières années, on a vu plusieurs de nos ex-élèves revenir au lycée, après les études supérieures, pour y enseigner. Nous participons aux initiatives d'*Euroclassica* et sommes liés par des liens d'amitié avec une vingtaine d'écoles d'Allemagne, Hollande, France, Italie etc. Le conseil des curateurs de *GCP* inclut le président de l'Université de Saint-Pétersbourg et le directeur de l'Ermitage. Somme toute, on aurait pu dire qu'on a gagné, si la réponse de Solon à Croesus et notre expérience pédagogique quotidienne ne nous avait pas instruits que tout succès est illusoire.

Bien que profondément influencée par l'expérience des lycées classiques européens et ceux de la Russie tsariste, la conception de *GCP* est cependant marquée par quelques traits particuliers.

Primo, les langues et les lettres classiques ne constituent que l'un des piliers qui supportent l'ensemble de notre école; l'autre, ce sont les mathématiques. Le diagramme qui suit (*) illustre cet équilibre voulu entre la philologie et les sciences exactes. L'étude approfondi du latin et de l'algèbre, du grec et de la géométrie visent au but commun: à l'évolution des facultés logiques, d'un raisonnement critique et indépendant. Je me permettrais de citer un passage de Prof. Zaicev: "Dans notre vie, nous avons constamment affaire à deux sortes de problèmes: ceux qui admettent une solution unique et ceux qui ne l'admettent pas, faisant plutôt appel à notre capacité de former un jugement (*Urteilkraft* en allemand). Ce sont les mathématiques qui équipent un esprit jeune contre ces problèmes-là; et c'est l'interprétation consciente des textes classiques qui pourrait l'armer contre ces problèmes-ci".

Secundo, pour s'inscrire à notre école, on doit subir une épreuve ou plutôt un test: chaque année, nous n'acceptons que 60 nouveaux élèves, tandis que le nombre habituel de candidats est de trois à quatre fois plus grand. Le *numerus clausus* n'est pas une décision forcée, due aux dimensions modestes de notre bâtiment, mais en quelque sorte une question de principe. Il ne s'agit nullement d'une sélection de la future élite: on tend à choisir non les plus doués ou les plus érudits, mais les enfants dont les capacités et la tournure d'esprit conviendraient mieux au type particulier d'enseignement que nous proposons. Nous sommes convaincus que le lycée classique ne constitue qu'une voie possible de l'instruction

secondaire, et nous ne la considérons ni comme la meilleure ni comme seule digne à exister. Nous sentons notre responsabilité envers les jeunes gens dont les talents auraient pu mieux se développer dans une école d'une autre espèce. L'épreuve d'admission est écrite et comprend un assortiment des problèmes logiques, mathématiques, linguistiques etc.; les fautes d'arithmétique, non plus que celles d'orthographe, ne comptent pas: ce n'est pas l'apprentissage que coûte, mais les germes d'esprit analytique, la curiosité investigatrice envers le monde que nous entoure.

Tertio, le programme de notre lycée, du commencement à la fin, est obligatoire pour tous les disciples. Ne prévoyant pas le choix entre, par exemple, le grec et l'allemand ou entre la mathématique et la biologie, nous respectons la liberté des élèves qui ne voudraient pas se borner à une domaine des connaissances en se privant des autres. L'instruction classique, nous la regardons comme harmonique et universelle; pour nous, la meilleure orientation professionnelle que pourrait donner l'école, c'est de montrer à un jeune homme tout un éventail des possibilités, en l'apprenant la valeur absolue d'un effort intellectuel créateur et en l'équipant de l'appareil analytique nécessaire pour qu'il puisse, une fois sorti du lycée, choisir une carrière à son gré et puis refaire ce choix si sa volonté libre l'exigerait. L'haute mobilité sociale de nos ex-élèves, la variété de leurs intérêts professionnels nous confirme dans cette résolution: nous n'avons jamais songé à élever une armée uniforme des philologues classiques, ni celle des mathématiciens, ou des ingénieurs, ou des hommes d'État. Veuillez voir le diagramme suivant (**).

En dehors du programme obligatoire, les disciples de deux dernières années doivent choisir un ou plusieurs cours électifs, dont la liste se varie selon leurs suggestions. Pour en donner l'exemple, l'inventaire de l'année scolaire 2008/2009 contient la linguistique générale, le droit, la philosophie grecque, la biochimie, la physique des semi-conducteurs, la logique, l'histoire de l'art de la Renaissance, la mathématique discrète et la langue slave ancienne. Outre cela, après les heures de classes nos disciples ont la possibilité de se joindre aux multiples activités, y compris l'étude du français, italien, grec moderne ou hébreux, une compagnie théâtrale ambitieuse, un atelier de peinture ou un club mathématique qui porte le nom d'Ératosthène.

L'enseignement du latin aborde, la première année, avec un cours semestriel introductif que nous appelons entre nous *L'initiation au monde antique* (trois heures par semaine): il s'agit de former chez les élèves une image vive de la civilisation gréco-romaine dont la connaissance, toujours plus approfondie, constituera non seulement le moyen mais aussi le but de leur instruction pendant sept années suivantes. En parlant de la géographie et mythologie, des vêtements, repas et coutumes, des rites païens et de la construction des navires grecs, on espère de donner aux enfants de dix ans une idée ferme de la relativité historique et culturelle qui serait le remède contre cette étroitesse pitoyable qui dans la domaine intellectuelle provoque la désorientation, et dans la vie quotidienne, la xénophobie et l'isolation arrogante prises faussement pour le patriotisme. On procède ensuite aux leçons de

grammaire latine qui dureront jusqu'à la fin de la troisième année (cinq, puis quatre heures par semaine), et puis à la lecture analytique et commentée des auteurs. La quatrième année (quatre heures par semaine) est consacrée au César et Catulle, la cinquième au Cicéron (discours et traités) et Ovide, la sixième au Tite-Live et Horace et la dernière, au Virgile aussi qu'aux prosateurs de l'âge d'argent et de l'époque tardive du Sénèque à Saint-Augustin (toujours trois heures par semaine).

Les études du grec commencent la troisième année (trois heures par semaine du début jusqu'à la fin); après deux ans et demi du cours grammatical, voilà le tour de Xénophon ou de Lucien, puis celui de prosateurs attiques dont le syntaxe et le vocabulaire sont plus compliqués (orateurs ou Plutarque, ou bien les dialogues de Platon telles que *Criton* et *Ion*). Le semestre final de la sixième année est entièrement donnée à Homère (un chant de *l'Illiade* ou de *l'Odyssée*), la septième au drame attique (Sophocle, Euripide, Aristophane ou Ménandre) et, pour un relâchement final, aux *Histoires* d'Hérodote.

Naturellement, le canon d'auteurs et de textes n'est pas rigide et déterminé une fois pour toutes; sans pouvoir se passer des chefs-d'œuvres, les professeurs ont la liberté d'exercer leur choix selon leurs propres intérêts philologiques ou didactiques, en observant en même temps les goûts d'un groupe particulier d'élèves: durant les dix-huit ans que l'école existe, on a présenté dans les classes les œuvres de 45 auteurs classiques, y compris, par exemple, Terence et Lucrèce, Quintilien et Vitruve, Antiphon et Dion de Prouse, Épictète et Théophraste, Sappho et Théocrite. On a vu aussi des cours compliqués comme, par exemple, l'introduction au *sermo communis* (avec la lecture consécutive de Terence, de quelques lettres de Cicéron, de *Satyricon* de Petrone etc.) ou bien les extraits d'*Hélène* d'Euripide suivis de la parodie aristophanienne dans les *Thesmophoriazousai*.

Grâce à la symbiose avec la *Bibliotheca Classica Petropolitana*, une institution scientifique que le lycée a abrité en 1994 et à laquelle il est lié par des multiples liens professionnels aussi que personnels, nos professeurs ont à leur disposition une bibliothèque richissime des éditions commentées et de la littérature spéciale. Ainsi, la science s'approche à l'école, et l'école ne veut point s'en éloigner: l'initiative heureuse de Mme Dr. Liudmila Menchikova, alors le chef d'enseignants des langues classiques au lycée, et de Prof. Alexandre Gavrilov, fondateur de la *Bibliotheca Classica*, a donné naissance, il y a onze ans, au cercle d'études scientifiques des lycéens *Classica*. Ce projet permet aux élèves s'intéressant à la philologie classique et à l'histoire ancienne de mener des recherches, modestes mais originales, sous la direction des savants académiques et universitaires. Chaque réunion du cercle *Classica*, qu'on a vu plus que quatre-vingt, présume une petite conférence d'un lycéen suivie d'une discussion. Parmi les multiples sujets développés jusqu'alors, mentionnons, à titre d'exemple, "Les hiboux dans l'antiquité: Aspects biologiques et linguistiques", "Le motif littéraire du figuier solitaire d'Archiloque aux Évangiles", "Est-ce que la locution *sub rosa* est vraiment antique?", ou bien "L'emploi des formes *se* et *sese* dans l'œuvre de Jules-César". Les meilleures contributions sont publiées dans l'annuaire *Abaris*,

autre projet commun du lycée et de *Bibliotheca Classica Petropolitana*.

Je devrais aussi parler des promenades archéologiques: chaque été, nos meilleurs élèves vont à visiter les vestiges des colonies grecques sur la cote Nord de la Mer noire; et de notre projet commun avec nos collègues de Moscou, c'est à dire un école d'été (*Academia classica aestiva*) destinée aux jeunes gens des diverses régions de la Russie. Mais je voudrais plutôt passer aux nos problèmes.

Bien sûr, la situation n'est point idyllique. Nous avons assez d'élèves qui, étant forts en mathématiques ou en lettres russes, n'obtiennent que très médiocre succès en langues classiques; nous avons d'autres qui, parfois soutenus par leurs parents, négligent le latin et le grec parce qu'ils n'ont rien à voir avec leur future carrière professionnelle. À la fin de chaque année, on distribue entre nos élèves une sorte de questionnaire: les enfants évaluent les matières enseignées en marquant les plus et les moins intéressantes. Dans la liste de quinze matières le latin occupe traditionnellement la quatrième ou cinquième place (après l'histoire, les mathématiques, la langue anglaise et l'éducation physique), et le grec la dixième ou onzième – grâce surtout aux élèves de deux dernières années qui pensent déjà à leurs futures études universitaires.

D'autre part, le climat social des années 2000 est devenu moins bienveillant pour l'instruction classique qu'il n'était à l'époque romantique des 1990. Nous devons lutter, *primo*, contre les intentions pragmatiques qui veulent de l'enseignement secondaire "de l'utilité avant toute chose", et, *secundo*, contre les préjugés isolationnistes et ultra-conservatifs, selon lesquels l'instruction publique doit transmettre les prétendues "valeurs nationales", ce que veut dire, à peu près, *hippeuein, toxuein kai alethe legein*. Pour rendre cette dichotomie plus claire, je me permettrai un intermezzo personnel. Il m'arrive souvent de dire, en répondant aux questions des fonctionnaires de toute sorte, des chauffeurs des taxis, des médecins, des coiffeurs curieux etc., que j'enseigne le grec et le latin dans un lycée. Alors, j'ai connu deux types de réaction, également hostiles: la première est "Mais dites donc, est-ce qu'on apprend à gagner l'argent, à votre école?"; et l'autre "Mais dites donc, est-ce qu'on apprend à aimer la patrie, à votre école?" C'est justement entre ces deux pôles opposés que oscille, ou plutôt chancèle, la politique des autorités russes contemporaines dans la domaine d'instruction publique. Notre lycée est assez connu et apprécié, mais plutôt malgré le latin et le grec que grâce à eux. Il y en a, en quelque sorte, une faute à nous. Durant les années favorables de perestroïka, la communauté philologique a réussi à faire renaître l'école classique mais n'a pas réussi à habituer la société à ce type d'instruction. Ce qu'il nous reste à faire maintenant, dans les conditions beaucoup moins avantageuses.